monophysite, ni un faux-semblant à la docète — parce qu'elle *mérite* réellement, et non par fiction et convention — combien plus ce Verbe doit-Il, en cette nature humaine, *souffrir* des infiltrations sataniques, des tentacules poussées jusqu'en sa sensibilité, son entendement, son complexe psychophysiologique : à quel point l'*âme* et l'*esprit* peuvent, en Lui, subir l'écartèlement (Hébr., 4 : 12), c'est ce que démontrera, sur la Croix, la déréliction subie, ressentie, *realized*, par les puissances purement humaines, alors que le *Verbum supernum* n'a pas abandonné la droite du Père... Cependant, comme lorsqu'Il pressera Judas d' « agir vite », Jésus *court* à la tentation. Littéralement, l'Esprit l'y « induit », Le mène en plein traquenard diabolique, pour qu'Il en dérègle la machine et bouleverse l'astuce. L'Esprit Le conduit tambour battant (ἐκβάλλει), et la sixième clause du Pater, si platement et fadement traduite (à la moliniste) en français, prend ici tout son sens : *ne nos* inducas *in tentationem*[1].

Comment l'attaque extérieure a-t-elle pu devenir à proprement parler « tentation », donc s'infiltrer dans les puissances passives, irresponsables, de la sainte humanité? Par quel joint, par quel point de tangence? La coexistence de l'omnipotence et de la faiblesse en Jésus-Christ, doit-elle nous « scandaliser » plus que celle de sa science et de son ignorance, de son omniprésence comme Dieu et de sa localisation en tant qu'Homme, de sa béatitude intratrinitaire et de son inexprimable souffrance et abandon sur la Croix? A Gethsémani, nous Le voyons, dans telle sphère de son existence, dans sa participation à tel « éon », voire au delà de tout « éon », ayant part à l'absolue Joie du Père et de l'Esprit ; mais ce parfait bonheur, compréhensible et exprimable à Dieu seul, expérience propre à l'Être incréé, on comprend qu'ici-bas la conscience humaine du Christ, abandonnée à l'épreuve, n'en ait pas eu — ni *pu* avoir — l'aperception sous forme d'images ou de concepts, de sorte que le Sauveur S'est trouvé « douloureusement stupéfié, le cœur lourd, triste jusqu'à la mort ». Marc, 13 : 32 nous doit-il effaroucher plus que Jean, 11 : 33-35, où les larmes n'ont pas encore séché sur la Face adorable, lorsque la « forte Voix » commande : « Sors, Lazare ! »...? L'Incarnation surabonde en contrastes, qui manifestent l'amour et la condescendance du Monogène, sans porter atteinte à l'unité personnelle du Verbe incarné. Cette unique Personne vit en deux sphères à la fois, conformément à la condition foncière ou μορφῆ de chacune. Son « ignorance » ne peut obscurcir, au regard de son âme humaine, rien de ce qu'elle doit connaître pour nous enseigner et nous sauver ; mais elle le rend parfaitement « sym-pathique », de par une même « longueur d'ondes » ontologique, aux règles actuelles de notre vie mentale (Hébr., 2 : 10, 17-18 ; 4 : 15).

Si, d'autre part, nous portons notre attention sur ce que le Christ avait psychologiquement de commun avec nous, sur la conscience « normale » dont vingt passages néotestamentaires affirment qu'elle constitue son ὁμοιώμα, sa « ressemblance *aux* hommes en *toutes* choses », sauf le péché — et sans quoi la race ne serait pas plus susceptible d'avoir part à la

1. « Ne nous laisse pas succomber » est, on l'admettra, plus semipëlagien que barthien... On ne savoure pas assez l'introduction du mot « pauvre » (= médiocre, minuscule) dans les formules *ora pro nobis* pôvres *peccatoribus... ad te clamamus* pôvres *exules filii Evae.* Noter aussi, dans le *Memorare*, la traduction « je me *prosterne* à tes pieds », pour *coram te... assisto.* Il y a là comme un parti-pris de multiplier les rapetissements bêtifiants. Le redoutable *Ponêros* du Pater, puante hyène rôdant, les yeux pleins d'un feu rouge, autour de nous, devient le « mal », quelconque, abstrait. Nous proposons un degré de plus dans l'aplatissement : « Priez pour nous, pauvres petits pécheurs. »